

H U B E R T H A D D A D

LES DERNIERS
JOURS D'UN HOMME
HEUREUX

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

La couverture des *Derniers Jours d'un homme heureux*
a été créée par David Pearson.

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition
aux éditions Albin Michel en 1980 et a été entièrement révisé
par l'auteur pour la présente édition.
© Zulma, 2026.

*L'analyse automatisée de l'œuvre visant à extraire des informations,
notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations,
conformément au III de l'article L.122-5-3
du Code de la propriété intellectuelle, est interdite.*

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma,
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Pour mon frère Michel
qui a préféré la foudre au soleil*

*Ces beaux orangers que mon vandalisme
va abattre.*

MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD

*Qui suis-je, si je ne suis pas toi ?
Qui es-tu, si tu n'étais pas moi ?*

ÉMIR ABDELKADER EL DJEZAIRI

PREMIÈRE PARTIE

Le Voyage nocturne

I

Les gyrophares des voitures de police jetaient des lueurs dans la pénombre d'un matin d'hiver. On repêchait un cadavre de la Seine. Le long du pont au Double, les passants s'attroupaient malgré le froid intense, silencieux, guettant les eaux noires. Quand le corps encordé fut hissé à quai, Emmanuel Tromeiv ne put résister à la curiosité. Il se faufila jusqu'à l'escalier de pierre et montra sa carte de presse aux agents qui faisaient barrage. Le noyé gisait, les bras en croix sur le bitume. L'officier qui venait de guider la manœuvre braqua le faisceau d'une lampe torche sur la face ruisselante et s'exclama, à l'adresse des uniformes bleu nuit :

— Encore un Arabe qui ne savait pas nager !

Bien que fâché de s'attarder ainsi, Emmanuel s'approcha davantage. Il se pencha au-dessus du gisant – si lentement que les images d'un rêve de la nuit eurent le temps de resurgir : comme d'ordinaire, devant l'hôpital Saint-Louis, anticipant la visite qui l'attendait ce jour même, il allait franchir le portail, mais de l'autre côté de l'enceinte, des tours de contrôle et des pistes d'envol se substituèrent aux bâtiments et aux jardins. D'énormes avions de ligne s'arrachaient du sol avec une lenteur effrayante. Sans comprendre quelle aberration le poussait, il s'orienta vers l'un des engins dont les réacteurs mugissaient déjà. Il grimpa sans hésiter la passerelle et pénétra dans l'appareil. Un abîme aveugle aussitôt le

happa... Il s'était éveillé alors, le cœur battant, avec le sentiment d'une chute infinie.

Pris de vertige sur le quai, Emmanuel s'accroupit. Il s'appuya au sol pour éviter le déséquilibre. Tout près de lui, le visage du mort dégageait une fade odeur de vase. Les lèvres tuméfiées, la peau des joues déchirée par endroits sur la nécrose des chairs, il avait les yeux grands ouverts, à peine voilés d'une taie bleuâtre. Emmanuel se sentit blêmir. Cet homme lui ressemblait comme un frère d'épouvante. Tous les miroirs, depuis quelques jours, lui renvoyaient cette même expression d'absence terrifiée, ce même regard nimbé de noyé. Comme les cheveux le masquaient à demi, il ne put refréner un geste, presque une caresse, sur le front de l'Arabe, révélant ainsi un trou bistre lavé par l'immersion. Intrigué, le policier se courba, pointant l'index sur l'impact.

— Tiens donc ! Ce noyé-là est lesté de plomb !

Le jour était clair maintenant. Emmanuel se redressa sans quitter des yeux la figure de cire. On jeta une bâche sur le cadavre avant de le hisser sur un brancard. Il suivit distraitement le convoi de kékis et de désœuvrés jusqu'au parvis de Notre-Dame. Délaissant l'attroupe-ment, il s'écarta vers l'un des trois portails de la cathédrale. Son retard était tel qu'il n'avait plus de hâte. Un très pur éclat d'orgue l'attira dans l'édifice. Longue-ment, il déambula sous les voûtes d'ogives. La lumière secrète des vitraux et l'ample vibration calmèrent son trouble. Il s'adossa contre un pilier pour écouter l'organiste. À proximité, entre deux porte-cierges d'une chapelle latérale, une toute jeune fille semblait sangloter. Elle était agenouillée sur un prie-Dieu au pied d'une statue de sainte. Son visage incliné sur ses mains jointes avait la même pâleur que le marbre de l'effigie. Le plein jeu des grandes orgues étouffa bientôt sa psalmodie.

Emmanuel secoua sa torpeur et pressa le pas hors de l'édifice.

Un taxi le déposa aux portes de l'hôpital. Il dut patienter près d'une heure dans une salle d'attente encombrée. Ses prédécesseurs assis en demi-cercle se fuyaient du regard, les yeux au sol ou au plafond, tousotant, croisant et décroisant les jambes. Emmanuel s'occupa en rédigeant une partie de sa chronique au verso d'imprimés administratifs oubliés sur un siège. Lorsque le dernier patient avant lui fut appelé, enfin seul dans la salle, le silence rafraîchit son angoisse. Il discerna peu à peu les indices extérieurs de la souffrance : sirènes d'ambulance, tractions de chariots, bruits d'instruments sur les plateaux de fer. Une vague odeur d'éther et d'ammoniaque se mêlait à des effluves écœurants de cuisine. Il haussa les épaules. Mais son malaise décupla au passage d'une infirmière transportant des flacons de sérum physiologique. Un sursaut d'effroi allait le déloger quand la porte s'ouvrit. Une assistante médicale aux traits aigus marmonna un numéro. Il la suivit comme un enfant pris en faute. Attablé à son bureau, le spécialiste constata d'un coup d'œil sa présence.

— Monsieur Tromeiv, n'est-ce pas ?

Emmanuel acquiesça en considérant le dossier étalé et les mains épaisses qui le feuilletaient.

— Asseyez-vous, je vous prie.

De longues minutes s'écoulèrent. Emmanuel détailla les rares objets et les fissures dans la laque jaune des murs. La fenêtre s'illuminait d'un rayon intermittent où tourbillonnait la poussière. Dehors, les piailleries des moineaux imitaient l'aigre grincement d'essieux mal huilés. Le médecin se racla la gorge et montra enfin

sa face rubiconde. Il cligna des yeux, gêné par le soleil.

— C'est plus grave qu'on pouvait le supposer...

Emmanuel ressentit un picotement à l'extrémité des membres. Ses tempes se glacèrent. Il bafouilla quelques mots précipités auxquels il lui fut répondu par un discours convenu entrecoupé de soupirs. Son regard se partagea entre la contemplation stupide des phosphènes dans le rai de lumière et l'examen halluciné de cette bouche d'où s'égrenaient des sons incompréhensibles. Il n'était plus vraiment concerné, cet homme n'interpellait qu'une chaise. On pouvait l'exhorter au courage, inventer mille raisons d'espérer : il n'entendait plus. Le monde avait changé son cours. On venait à l'instant de renverser le sablier. L'air qu'il respirait n'était plus le même ; ni les bruits qu'il percevait – ni les images. Un grand vide liquéfiait son esprit. Il se souvint fugacement de son rêve de la nuit et de ce crâne troué au bord des eaux noires. Quelque chose – une intime tension – s'affaissa par tout son corps. Il constata que le rayon de soleil s'était déplacé du bureau sur ses genoux. Comme on touche une étoffe rare, il baigna ses mains dans le poudrolement lumineux. Le médecin oncologue, à court de périphrases, avait retrouvé un ton plus professionnel. Il expliquait désormais la nature des traitements. Prétextant un rendez-vous professionnel, Emmanuel se releva sans attendre. Il dévisagea le vieil homme déconcerté. Les mots vinrent à ses lèvres très distinctement, mais d'une voix méconnaissable.

— Combien de temps ?

Le médecin bredouilla à son tour.

— Voyons monsieur, nous n'en sommes pas là... on va d'abord stopper l'hémoptysie, une procédure relativement simple... puis on vous prescrira le traitement adéquat... Bien soigné, vous pourrez même profiter de

votre retraite !

Emmanuel répéta sa question de façon plus pressante. Ses traits impassibles et la dureté de son regard finirent par exaspérer le clinicien.

— La vérité ! Vous nous demandez tous la vérité ! Et pour quoi faire, grand Dieu ? Pour quoi faire ?

Mais la question revint, sans appel cette fois.

— Combien ?

— Six mois. Un an peut-être. Davantage, qui sait, avec un bon suivi...

II

Tout cela finira avant le jour et il ne restera rien de ma vie, songea Emmanuel. Il longea le haut mur d'enceinte. Les feuilles de cent marronniers jonchaient la chaussée. Leur froissement sous ses pas lui rappela le bruit du vent dans les frondaisons d'été. Il quitta la rue déserte et s'engagea, tête vide et bras ballants, vers le cœur de Paris. Au bord du canal Saint-Martin il s'immobilisa pour observer le reflet du ciel dans les remous huileux. La proue noire d'une péniche jeta soudain son ombre sur ses pensées et une eau froide perla à son front. Ses jambes le portèrent plus loin. Il reconnut entre les toits la colossale allégorie de bronze de la place de la République, étrange cariatide pour un ciel trop bas. Quelque part, derrière les immeubles, montait une rumeur d'océan. Celle-ci croissait à mesure qu'il avançait dans la ville. Mais il la confondit avec le vacarme ordinaire. Emmanuel considérait les choses mouvantes de la rue dans une sorte de contemplation hagarde. La cohue des employés se bousculait déjà vers les restaurants et les cafés. Les femmes en talons avaient de petits pas pressés. Des enfants sortis de classe couraient entre les passants. Enveloppé dans sa pèlerine, un gardien de la paix tendait l'oreille vers la rumeur. Sur l'autre chaussée, un Nord-Africain poussait son balai dans les caniveaux ruisselants ; très las, il semblait mimer le geste du galérien à jamais rivé à d'identiques flots. Les

visages se succédaient comme de pâles lanternes dans la lumière sourde de décembre. Cette absence qui noyait les regards, il la surprenait pour la première fois de sa vie.

Au bout du boulevard Saint-Martin, Emmanuel aperçut des drapeaux, des étendards. Et la rumeur se modula en cris humains scandés par mille gorges. La place de la République était investie par une masse sombre sur laquelle dansaient des emblèmes. Un instant, il voulut éviter la manifestation, mais des cordons de police bloquaient les rues adjacentes. Il n'eut pas le courage de rebrousser chemin. Avant de s'enfoncer dans la multitude, il respira profondément comme pour parer l'immersion. Les protestataires étaient jeunes pour la plupart et prenaient plaisir à ce coude à coude. Des mouvements de foule périphériques envoyaient des ondes brutales au cœur du rassemblement. Emmanuel ne pouvait plus avancer d'un pas. Il déchiffra sans la comprendre l'inscription rouge et noire d'une banderole qui ondulait comme un dragon au-dessus des têtes. Non loin, des hommes masqués soutenaient à bout de bras un vaste calicot gonflé par le vent. La foule immobilisée hésitait dans le choix des slogans. Certains étaient repris dans une assourdissante unanimité. Les mots « Paix en Algérie » surtout se détachaient du tumulte. Mais des groupes serrés sous les bannières martelaient des formules moins conciliantes.

Chancelant au milieu de tous ces bras tendus, Emmanuel suffoquait. Il se démena vainement pour se dégager. Il sentait monter la crise qui lui ferait cracher le sang. Cependant, dans un sursaut de pudeur devenu coutumier, il se contracta jusqu'au vertige et put ainsi éviter le pire. Mais ses yeux en contrepartie se brouillèrent. Habitée par l'énorme clameur, la masse

humaine s'ébranla peu à peu vers le boulevard Beaumarchais où d'autres cohortes avaient rompu les barages. Emmanuel fut emporté tel une branche morte dans les mouvances d'un fleuve. Le fleuve du temps, songea-t-il sans trop y prendre garde ; il s'engouffra aussitôt dans d'autres tourbillons et vit danser en lui les images, depuis l'enfance aux saisons pétrifiées jusqu'à ce jour de décembre. À l'hôpital Saint-Louis, on venait de lui accorder un ultime permis de séjour sur cette terre.

Emmanuel maîtrisa son souffle et tenta la traversée. Après avoir joué des coudes dans la marée contraire, une idée lui vint, foudroyante, et il s'abandonna aussitôt de tout cœur au courant en scrutant les nuages qui très haut défilaient pareillement, au-dessus des bannières, entre les branches noircies des arbres où tremblaient les dernières feuilles. Très vite, sa décision fut sans retour. Les épaules un instant secouées d'un sanglot, il se laissa guider par l'espèce d'éboulement continu du convoi. Dès lors, plus seul que jamais dans cette foule mêlée d'étudiants, de militants communistes et d'ouvriers immigrés, il se mit à chercher la mise en scène exemplaire, l'attitude sans faille ; mais le visage d'Élisa l'interrogeait déjà et il sentit ses lèvres trembler sur d'imprononçables paroles.

Le défilé poursuivit son avancée vers la place de la Bastille. Des jeunes gens soucieux de discipline enchaînèrent leurs bras à ceux d'Emmanuel, l'entraînant dans leur marche. Des badauds, l'air désabusé ou hostile, s'attroupaient sur les chaussées ou s'accoudaient aux fenêtres des immeubles. Sur un balcon élevé, un vieillard agitait sauvagement un drapeau blanc fleurdelisé malgré les huées. Lorsqu'il aperçut le Génie ailé s'élançant sur l'étroit chapiteau de la colonne de Juillet, Emmanuel se souvint de son agenda. On l'attendait en

début d'après-midi au journal et rien dans sa conduite ne devait le trahir. Mais des explosions et des cris bouleversèrent le cours du fleuve. On eût dit la dispersion torrentueuse des eaux après la rupture d'une digue. Une fumée épaisse, au goût âcre, noya le bas du boulevard depuis la place de la Bastille. La foule reflua en laissant sombrer son grément de toile et de carton. Des salves de grenades lacrymogènes expliquaient la déroute. Les escadrons de gardes mobiles s'élancèrent, matraque au poing. Bousculé, la main au cœur, Emmanuel ne bougeait pas, tant ce vacarme alentour l'étonnait, lui qui désormais était habité du silence, du profond silence intérieur des condamnés à mort.

On courait en tous sens. Le service d'ordre des syndicats ouvriers tentait en vain d'endiguer la retraite. Des Nord-Africains, jusque-là protégés par la foule, s'éclipsaient dans les rues contiguës pour échapper à l'identification. On jubilait aux fenêtres comme si la « guerre » était gagnée. Des groupes de jeunes gens faisaient front par endroits et s'égosillaient en clamant *L'Internationale*. Emmanuel releva une jeune fille qui venait de briser un talon dans sa fuite. Pour mieux courir, elle abandonna ses chaussures. Demeuré seul dans l'avenue désencombrée, il contempla les escarpins vernis. Des larmes lui vinrent, tant sous l'effet des gaz qu'au souvenir des épais sabots de bois qu'Élisa portait pendant l'Occupation. Mais on se saisit de lui soudain. Trois policiers le dirigèrent sans ménagement vers les cars bleu nuit alignés devant l'ancienne gare de Paris-Bastille.

Quand le petit groupe fut à proximité du poste de commandement des forces de l'ordre, non loin d'un véhicule grillagé déjà rempli de manifestants, un homme en civil, vêtu de la classique gabardine des

agents de la DST, s'exclama en avançant vers les nouveaux venus :

— Tromeiv ! Mais que fiches-tu donc ici ?

Il donna l'ordre aux policiers interloqués d'abandonner leur prise et saisit à son tour le bras d'Emmanuel, mais de façon plus amicale.

— Ton journal t'envoie sur le terrain maintenant ? Toi, son chroniqueur vedette ! Je croyais que ton rôle était de faire oublier aux Français ces maudits événements.

Le journaliste grimaça un sourire en s'efforçant de coller un nom sur ce visage. L'officier prit un ton gentiment réprobateur.

— Tu ne vas pas te mêler à ton tour à toute cette agitation d'intellectuels ! La France fait ce qu'elle doit faire en Algérie. Et d'ailleurs les sujets ne manquent pas, hein ? Le Spoutnik, quelle révolution ! Et la visite de la reine, et la grippe asiatique !

Emmanuel eut un mouvement las d'épaule et salua l'officier qui poursuivait sa démonstration.

— Déjà plus de sept mille morts sur les routes cette année : cette guerre de pacotille n'en fera jamais autant !

Il remonta le boulevard Beaumarchais maintenant déserté. Une brume suffocante stagnait encore après les explosions ; un demi-jour spectral baignait les environs. Le vent d'hiver dispersa peu à peu ces fumées et un pâle soleil illumina la rue jonchée de tracts et de feuilles mortes. Emmanuel se remémora les propos du jeune officier de la DST. Il accordait parfois à ses collègues des pages politiques de menues informations sur les secrets des ministères : l'homme détestait les politiciens et n'hésitait pas à ajouter son petit outrage aux gémonies auxquels les vouaient colons et militaires.

Emmanuel Tromeiv oublia vite ses menaces voilées. Les bruits du monde n'avaient plus de prise sur lui. Dans quelle désuétude en quelques instants toutes choses avaient sombré ! L'image naïve des jours se perdait au fond des temps vécus pour ne laisser place qu'à ce reflet glauque dans l'œil d'un gisant au visage empoissé d'algues. Autour de lui, les humains mimaient une singulière passion faite d'absence, d'effroi et de hâte gourmande. Comme eux cependant, il devait simuler des gestes et des attitudes encore. À la première station de taxis, Emmanuel s'engouffra frileusement dans une voiture.

— Boulevard des Italiens, lança-t-il d'une voix blanche.

Le chauffeur replia avec soin son journal avant de démarrer. Sa Versailles contourna la place de la République où des groupes attardés de manifestants enrôlaient leurs banderoles. Emmanuel considéra la nuque épaisse devant lui, certain d'endurer sans délai quelque tirade.

— Regardez-les donc : ils ont peur d'y aller, chez les melons, voilà tout ! La trouille, rien de plus. Un pétard mouillé les ferait fuir !

Au niveau de la porte Saint-Martin, la voiture s'em pêtra dans les embouteillages. Le passager eut le temps de dévisager une jeune femme au sourire mystérieux, nonchalamment adossée contre un mur. La prostituée emmitouflée dans une fourrure fixait des yeux le ciel ou les toits, la tête à demi renversée. Très vite, elle disparut avec un homme aux cheveux gris. Près de la porte Saint-Denis, la Versailles fut de nouveau bloquée dans le vacarme des klaxons.

— Voilà la France, reprit le chauffeur, tout un quartier bloqué par une poignée d'irresponsables. Après les

fellaghas, faudra bien s'occuper de ceux-là !

Emmanuel préféra poursuivre à pied sa route. Il lui fallait être à l'heure au journal. L'air froid calma la brûlure de ses yeux irrités par les gaz. Il croisa de tout jeunes militaires en calot qui marchaient d'un pas cadencé. Sortis des brasseries, des employés regagnaient bureaux ou ateliers. À l'entrée des cinémas miteux de série B, quelques solitaires attendaient l'ouverture des guichets. Emmanuel longeait les hautes façades du boulevard des Italiens quand une douleur inconnue le fit chanceler. Un instant, il crut laisser là son projet et courir follement retrouver Élisabeth dans leur appartement de l'île Saint-Louis. Il n'aurait plus alors qu'à s'effondrer dans ses bras comme un ivrogne que l'alcool égare et tout lui dire de l'atroce nuit qui allait l'emporter.